

**CURRICULUM**

**MORTEM**

**Enzo BARTOLI**

Droits d'auteur © 2013 Enzo Bartoli  
Tous droits réservés

À mes 3 296 000 lecteurs potentiels\*...

et à leurs conseiller(e)s !

\* Chiffres Pôle emploi au 31 octobre 2013

**Boulevard Barbès, Paris XVIII<sup>ème</sup>,**

**Samedi 16 novembre 2013, 5h45.**

La circulation avait été détournée et un cordon de protection encerclait le carrefour. Le VSL des pompiers était encore sur place, ainsi que la benne à ordures de la voirie parisienne. Ajoutés à ceux des forces de l'ordre, leurs gyrophares illuminaient avec indécence cette fin de nuit glaciale. À sa descente de voiture, le capitaine Pascal Guilbert fut accueilli par une jeune fonctionnaire qu'il devinait charmante, lorsque son visage n'était pas ravagé par la gravité du moment et la fatigue d'une nuit de permanence.

- Brigadier-chef Guillot, se présenta-t-elle.

- Pascal Guilbert, lâcha-t-il en préférant lui tendre la main plutôt que de répondre à son salut. C'est vous qui nous avez appelé ?

- Oui, il y a vingt minutes environ.

- Merci à vous.

- C'est tout ce qu'il y a de normal. Enfin, je veux dire que quand vous verrez le tableau, vous comprendrez qu'on ait tout de suite pensé à la crim'.

Pascal repéra les lieux avec le professionnalisme que procurent les années de métier. Il nota mentalement qu'ils se situaient place du Château Rouge, à l'angle de la rue Poulet, et se fit la réflexion qu'au vu du nombre de flics présents, elle n'avait sans doute jamais aussi bien porté son nom.

La jeune femme le guida ensuite jusqu'au centre du large trottoir, où un conteneur à ordures semblait être l'objet de toutes les attentions. Un puissant projecteur était braqué dessus. Fournier, appareil numérique vissé à l'œil, mitraillait déjà la scène sous tous les angles tandis que Limam, son collègue du labo, enfilait une paire de gants en latex en vue des premiers prélèvements.

Le brigadier-chef Guillot s'écarta pour laisser passer son collègue du « quai », lui signifiant d'une mimique qu'elle n'avait peut-être pas besoin d'assister au spectacle une fois de plus. Il s'approcha en prenant garde de ne pas plus polluer la scène et se pencha au-dessus du conteneur.

Le corps d'un homme d'une bonne cinquantaine d'années, entièrement dévêtu, reposait sur quelques sacs-poubelles et autres immondices. Une luxueuse serviette de cuir était pudiquement posée sur son bas-ventre.

Pascal essaya de repérer une trace de blessure par balle ou arme blanche, mais rien de cela n'était visible, du moins dans la position dans laquelle se trouvait le cadavre. Ce qui sautait aux yeux, en revanche, c'était la maigreur de la victime. L'homme devait mesurer environ un mètre quatre-vingt, mais ne devait pas excéder les cinquante ou cinquante-cinq kilos.

Limam s'approcha également du conteneur. En plus de ses gants, il avait revêtu sa combinaison stérile et rabattu la capuche sur sa tête. Il interrogea Fournier du regard. Celui-ci fit défiler quelques clichés sur l'écran de son appareil et lui confirma que « c'était dans la boîte ». Il s'adressa ensuite au capitaine.

- Je peux ?

Pascal lui donna également son accord. Limam commença par se saisir délicatement de la serviette de cuir.

## CHAPITRE 1

L'officier de police judiciaire se présenta sobrement via l'interphone qu'il venait d'actionner. En réponse, une voix qu'il attribua à Madame de Laverrière l'invita à monter jusqu'au sixième et dernier étage. Dans l'ascenseur, le reflet que lui infligea le miroir lui permit de constater les dégâts laissés par son escapade lyonnaise deux jours plus tôt. La permanence mouvementée qui avait suivi n'avait certainement pas arrangé les choses. Aussitôt, il regretta sa décision de s'être ainsi précipité chez la récente veuve. L'image de la P.J. parisienne qu'il allait lui offrir ne serait probablement pas conforme à l'idée qu'elle s'en faisait. Et effectivement, lorsqu'elle lui ouvrit la porte, elle eut un imperceptible moment d'hésitation avant de s'effacer pour l'inviter à entrer. Mais l'effet de surprise fonctionnait dans les deux sens. Caroline de Laverrière ne correspondait absolument pas à l'idée que Pascal s'en était faite. Dans son esprit, l'épouse légitime d'un cadre supérieur de cinquante-deux ans, au nom à particule, mère d'une famille de trois enfants et propriétaire d'un appartement de 200 m<sup>2</sup> à proximité du parc Monceau, ne pouvait être vêtue que d'un tailleur strict, chaussée de mocassins à semelles plates et coiffée d'un serre-tête de velours bleu marine... En acceptant la main que lui tendait la femme encore jeune qui lui faisait face, les cheveux blonds en désordre, habillée d'un jean délavé et d'une tunique de soie fripée, il se promit d'être un peu plus vigilant sur ses idées reçues.

- Cécile de Laverrière, dit-elle d'une voix douce.

- Capitaine Guilbert, répondit-il machinalement. Je vous prie de m'excuser pour ma tenue, s'empressa-t-il d'ajouter. Je sors d'une nuit un peu longue, mais je souhaitais quand même vous rencontrer dans les meilleurs délais.

Son hôte eut un imperceptible mouvement d'épaule.

- Je ne pense pas être très présentable moi-même. Je vous laisse me suivre ?

Passé l'entrée, où il accrocha sa veste à un perroquet alambiqué, ils pénétrèrent dans un salon aux dimensions généreuses, meublé et décoré selon les codes du moment. À son invitation, il s'installa dans un profond canapé de cuir vert tendre, déclina son offre de boire « un café ou autre chose » et attendit qu'elle s'assoie à son tour pour réciter le préambule qu'après vingt-trois années de service, dont presque autant passées à la brigade criminelle, il avait déjà trop souvent répété à une épouse, une mère ou un fils :

- Madame de Laverrière, comme vous pouviez vous en douter en apprenant ce qui était arrivé à votre mari, le système judiciaire se met en place. Le parquet a ouvert une information et l'enquête vient d'être confiée à la brigade à laquelle j'appartiens. Dans ce cadre, vous comprendrez qu'il était important que nous ayons cet entretien dans les meilleurs délais.

Il marqua un temps afin de s'assurer que ses propos avaient bien été assimilés, puis reprit :

- Cependant, vous avez reconnu le corps de votre époux ce matin même et si notre conversation devenait trop difficile à supporter, nous pourrions l'interrompre sans problème, pour la reprendre dans les jours à venir.

- Nous verrons, dit-elle visiblement consciente que ses nerfs avaient déjà été mis à rude épreuve, qu'attendez-vous de moi ?

L'officier de police judiciaire se redressa dans le canapé avant de lui répondre :

- J'ai besoin de faire la connaissance de votre mari par votre intermédiaire. À l'heure actuelle, je ne sais rien de lui ou presque, et il est capital que j'en apprenne plus sur sa vie professionnelle, sociale, familiale... Je vous laisse m'en parler ?

Elle acquiesça après un bref moment d'hésitation, qu'elle mit à profit pour s'intéresser à son visiteur. Comme il l'avait dit lui-même, il n'était pas très présentable, ce policier. Et il était flagrant que cette tenue négligée le mettait mal à l'aise, qu'il était habituellement un homme soigné. Il ne possédait pas non plus le physique qu'elle aurait pu imaginer après qu'il se soit présenté au téléphone en tant qu'officier de police judiciaire. Du haut de ses quarante-sept ans, de taille plutôt modeste et en léger surpoids, elle l'aurait plus facilement vu obscur gratte-papier dans une banale administration, rentrant sagement à dix-sept heures pour surveiller le retour de ses enfants, puis s'installant devant son téléviseur pour la soirée, en veillant toutefois à ne pas se coucher après vingt-trois heures pour démarrer le lendemain une journée tout aussi insipide. C'était ainsi qu'elle interprétait le physique ordinaire de son visiteur. Si seulement elle avait pu imaginer ne serait-ce qu'un dixième du quotidien de cet homme que ses collègues surnommaient « Tonton », en souvenir du slogan « La force tranquille »... Elle se reprit :

- Nous pouvons commencer par notre couple, proposa-t-elle, je suppose que c'est un sujet qui vous intéresse. Et puisque d'autres personnes ne manqueront pas de vous en parler...

Il l'encouragea du regard.

- Mon mari et moi étions sur le point de nous séparer...

Elle avait prononcé cette phrase comme elle aurait énuméré son numéro de sécurité sociale, ne lui accordant aucune importance. Surpris dans un premier temps, Pascal s'engouffra dans la porte qu'elle venait d'entrouvrir.

- D'un commun accord ?

- Si l'on veut.

Elle sembla soucieuse d'être plus prudente dans ses propos.

- Pour être plus précise, c'est moi qui ai évoqué la première la possibilité d'une séparation. Mon mari m'a ensuite confirmé qu'il s'agissait sans doute d'une bonne décision.

- Elle n'était pas encore effective ?

- Pas encore, non. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais il était au chômage depuis six mois.

- J'ai appris cela, oui.

- Depuis, il cherchait en priorité un poste en province ou à l'étranger. Nous avons convenu que son départ de la maison pouvait attendre qu'il sache où il allait devoir s'installer. De toute façon, ce n'est pas pour le temps qu'il passait ici...

Pascal eut une moue dubitative.

- Je vous prie de m'excuser, mais j'ai eu peu de mal à vous suivre. Quelle était la nature de vos relations, exactement ?

- J'ai envie de dire que nous étions un couple « normal », pendant nos dix premières années de mariage. En gros, jusqu'à la naissance de notre troisième fils. Puis Étienne s'est éloigné petit à petit. La place qu'il réservait à sa famille dans son emploi du temps s'est réduite encore un peu plus et l'orientation qu'il donnait à sa carrière n'a pas arrangé les choses.

- C'est à dire ?

- Disons qu'il devenait le spécialiste de la « réduction des coûts » dans les grandes entreprises. Ce qui passe principalement par une diminution de la masse salariale. Il est à l'origine d'un certain nombre de plans sociaux et autres délocalisations dont on a beaucoup entendu parler ces dernières années. Nous n'avions jamais été en accord politiquement mais là, j'ai commencé à le regarder d'un autre œil. Et puis dans le même temps, j'ai repris contact avec d'anciens collègues de travail. Je me suis reconstruit une vie sociale et professionnelle. Alors au fil du temps...

Un infime haussement de sourcils de Pascal amena Madame de Laverrière à se justifier

- Non, je n'ai pas d'amant, si c'est à cela que vous pensiez. Je parlais simplement d'une vie normale, sans rester cloîtrée toute la journée comme c'était le cas durant nos premières années de mariage.

- Vous travaillez actuellement ?

- Je me suis justement associée à deux de mes anciens collègues, pour créer une petite boîte de vente en ligne qui fonctionne plutôt pas mal depuis deux ou trois ans. J'adapte mes horaires de travail en fonction de mes obligations de mère de famille et jusqu'à aujourd'hui, tout se passait bien.

- Et ce n'est plus le cas ?

Le regard de la jeune femme se fit plus dur.

- Monsieur Guilbert, j'ai signalé la disparition de mon mari il y a dix jours de cela. J'ai appris sa mort au petit matin. Je vais maintenant devoir l'annoncer à nos enfants et bien que nos rapports étaient devenus compliqués, son décès va avoir des conséquences sur toute ma famille. Alors effectivement, je crains que ma situation personnelle ne devienne plus compliquée.

- Est-ce que vous voulez dire... financièrement ?

Pascal regretta aussitôt d'avoir posé cette question si brutalement. En retour, le visage de son interlocutrice se durcit encore un peu plus.

- Je gagne très confortablement ma vie et j'ai la chance de profiter de quelques biens que m'ont laissés mes parents. Cet appartement en fait partie. Nous étions d'ailleurs mariés sous le régime de la séparation de biens et si vous voulez tout savoir, il a même fallu que je dépanne mon mari il y a trois mois de cela. Vous voyez que vous pouvez tout de suite chercher ailleurs !

Elle reprit souffle et Pascal comprit que la crise de nerfs n'était pas loin.

- Excusez-moi, glissa-t-elle. Ça fait beaucoup d'un coup...

- Nous allons mettre de côté votre vie de couple, Madame de Laverrière, et nous concentrer sur votre mari. Ce sera peut-être moins pénible pour vous.

- Que voulez-vous savoir d'autre ?

- Vous pourriez peut-être m'en dire plus sur ses activités professionnelles, sur ses loisirs, ses relations ?

- J'ai peur de ne pas vous être d'un grand secours. Nous nous parlions tellement peu... Je sais que professionnellement, il a connu une très belle période au sein d'une holding Luxembourgeoise qui possédait de nombreux actifs dans l'industrie. C'est à cette époque qu'il a procédé à la fermeture de plusieurs sous-traitants automobiles. Ensuite il a rejoint un cabinet-conseil réputé, pour lequel il a effectué des missions que j'estime personnellement peu glorieuses, avant de se faire débaucher par l'un de ses clients, un fabricant de matériaux composites destinés à l'aéronautique qui, d'après ce que j'ai compris, a perdu un gros

marché qui l'a obligé à licencier et cette fois, mon mari a fait partie du voyage. C'était il y a six mois environ.

- Comment a-t-il vécu cette annonce ?

- Je suis convaincue qu'elle l'a profondément affecté. Mais il était bien trop fier pour le montrer.

Le policier peinait à rassembler ses idées. Il plongea son visage dans ses mains et se frotta vigoureusement les yeux avant de relancer la conversation comme il le put.

- Je vous prie de m'excuser, se crut-il obligé de répéter tant son comportement le mettait mal à l'aise.

Il traversa une zone de flou, chargée de fatigue accumulée, qu'il tenta d'évacuer au plus vite.

- Je change encore de sujet, mais pourriez-vous me dire s'il entretenait de bons rapports avec ses enfants ?

Elle eut un petit sourire ironique.

- Ce n'est pas dans son rôle de père qu'il était le meilleur. Du moins, une fois que ses enfants avaient passé les cinq ou six ans... Ce qui ne l'empêchait pas de se rendre disponible pour rencontrer les professeurs avec qui, là aussi, les relations pouvaient être tendues. J'avoue que je ne sais pas comment ils vont prendre la nouvelle. L'aîné est dans un âge difficile. Depuis un an, il ne se passait pas une journée sans qu'il rentre en conflit avec son père. Quant aux deux plus jeunes, ils m'ont déjà demandé si je comptais me décider un jour à le quitter. Ça vous donne une idée de l'ambiance exécrationnelle qui régnait souvent à la maison.

Elle s'interrompit brusquement.

- Vous permettez que j'allume une cigarette ?

Sans attendre l'accord de son visiteur, elle avait déjà disparu de la pièce pour réapparaître aussitôt, un paquet neuf à la main, auquel elle arracha fébrilement la cellophane.

Elle ajouta avec une moue désabusée :

- Six mois d'effort et de souffrance sans en griller une, et je vais tout foutre en l'air.

Pascal mourrait d'envie de la dissuader, il s'abstint et l'observa expirer une longue bouffée bleutée, tandis que les traits de son visage se détendaient.

- Excusez-moi, reprit-il alors que la cigarette était déjà à moitié consumée, je n'ai pas pensé à vous demander l'âge de vos enfants.

- Quinze, treize et neuf ans.

Et en se parlant plus à elle-même qu'à son visiteur :

- C'est d'ailleurs pour Lucas, le deuxième, que je me fais le plus de souci. Il est très émotif, est plus facilement déstabilisé... Il va falloir que je sois très attentive avec lui.

La conversation déviait sur un sujet auquel il ne voulait pas prendre part, il enchaîna :

- Bien. Revenons à votre mari. En dehors de son travail, avait-il d'autres activités ? Pratiquait-il un sport, par exemple ?

Visiblement, imaginer son mari en sportif devait être une idée particulièrement saugrenue, car elle ne put retenir un petit rire moqueur.

- Un sport ? Certainement pas ! Ou alors devant la télé, avec son copain Jean-Marc, avec qui il regardait des matchs de foot de temps en temps.

- Jean-Marc comment, s'il vous plaît ? demanda-t-il en se saisissant du stylo et du carnet qu'il avait posé sur la table en s'installant.

- Jean-Marc Patron, son seul ami d'enfance.

- Patron ?



- Oui, c'est bien son nom. Il n'habite pas très loin d'ici, rue du Rocher. J'ai son numéro de téléphone, si vous le souhaitez.

Pascal lui signifia d'un hochement de tête qu'il était preneur.

- Il passait aussi pas mal de soirées devant son ordinateur... Je crois qu'il jouait au poker en ligne, mais je n'affirmerais rien.

La tournure que prenait cette conversation contrariait le policier. Même si les sentiments ambigus qu'exprimait Cécile de Laverrière rendaient les choses plus faciles, il aurait préféré avoir affaire à une veuve éplorée, ravagée par le chagrin. Bref, un comportement plus conforme à celui auquel il était habitué. Les propos de sa veuve ne confortaient pas non plus les premiers éléments fournis après l'identification du corps. Étienne de Laverrière ne se glissait pas dans la peau de Monsieur tout-le-monde. Il devenait un personnage trouble, capable de s'attirer l'animosité, et peut-être même la haine, de ses contemporains. Les premiers éléments qu'il collectait laissaient augurer d'une longue enquête, pouvant s'orienter dans de nombreuses directions. Mais avant de pouvoir analyser tout ça, il allait lui falloir dormir un peu, prendre une certaine distance avec les événements qu'il venait de vivre.

- Votre mari avait son ordinateur personnel ? Peut-être un bureau ou une pièce qui lui était plus particulièrement réservée ?

Elle acquiesça.

- Vous pouvez m'y conduire s'il vous plaît ? Je vous libérerai tout de suite après.

- Suivez-moi.

Madame de Laverrière alluma une nouvelle cigarette avant de le guider à travers un long couloir, jusqu'à la porte la plus éloignée qu'elle ouvrit avant de le précéder dans une pièce relativement exiguë comparée au reste de l'appartement. Pascal la balaya du regard. Des murs blancs, ornés de quelques photos et d'un tableau aux couleurs pastel représentant une régata de vieux gréements. Un petit téléviseur à écran plat, posé sur une console. Une bibliothèque garnie surtout de DVD et quelques rares bouquins. Enfin, un bureau très classique, tel qu'on en trouve dans toutes les grandes surfaces d'ameublement, avec un ordinateur dernière génération. Pascal s'en approcha.

- Le juge d'instruction demandera certainement à ce que nous analysons le disque dur. Vous utilisez également cet ordinateur, vous ou vos enfants ?

- Non, c'était celui de mon mari. Je dispose de mon portable et les enfants en utilisent un autre, qui se trouve dans la chambre de l'aîné.

Les cahiers « emploi » et « économie » de grands hebdomadaires étaient empilés sur un angle du bureau. Juste à côté, Pascal aperçut quelques chemises cartonnées, soigneusement identifiées. Sur la première, la mention « CV » attira son attention. Sans demander l'autorisation, il l'ouvrit et se saisit du premier exemplaire qu'il parcourut rapidement. Il ne s'attarda pas sur la rubrique « études et formations », mais prit le temps de détailler les différentes expériences professionnelles qui y figuraient.

À la fin de sa lecture, il se fit la réflexion qu'il ne manquait qu'une ultime ligne pour parachever cette biographie d'Étienne de Laverrière :

*2013 : Retrouvé mort de faim et de soif, dans un conteneur à ordures sur le boulevard Barbès, Paris.*